



## Le Phare

Une nouvelle de **Michel Heger**

*C'est la nuit qu'il est beau de croire à la lumière.*

E. Rostand, *Cyrano*

Sous le ciel uniforme et gris un jour palot effaçait les reliefs. Respectant avec une courtoise précision le minutage de l'annuaire des marées, l'océan s'était progressivement retiré au loin. Dans le petit port, de l'eau résiduelle reflétait encore les silhouettes infirmes de bateaux que ce reflux condamnait pour quelques heures à la béquille. Dehors, les remugles de vase se mêlaient à l'odeur iodée des algues. Assis devant moi, Yan Keradec me regardait de ses yeux bleu-vert cernés par des paupières rougies de fatigue. Il n'était pas tout jeune, en effet : quatre-vingt-huit années bien tassées ! Sa casquette noire à visière de cuir contenait mal des cheveux argentés légèrement bouclés tandis qu'un peu plus bas, des rides profondes ondulaient sur son front comme un train de vagues poussées par le temps. Les joues s'affaissaient de chaque côté d'une bouche, qui avait dû être bien joliment dessinée, mais qui trahissait aujourd'hui l'usage exagéré du tabac. De gros doigts déformés agrippaient d'ailleurs une pipe courte et courbe sur laquelle il tirait au rythme irrégulier de son récit. Assis près d'une fenêtre, aux carreaux ternis par la nicotine, nous vidions, lentement mais sûrement, une bouteille de vin rouge qu'il avait débouché avec soin et gourmandise.

Yan m'avait été présenté par un vieux couple d'amis retiré depuis longtemps dans ce pays du bout des terres.

- Si tu le prends bien, m'avaient dit ces deux inséparables amoureux, avec de la patience, de la considération, une approche prudente et amicale, peut-être alors te parlera-t-il de son phare. Peut-être seulement, car, à vrai dire, il n'est pas très bavard là-dessus, il est même très méfiant et, particulièrement susceptible. Mais, ce qu'il raconte est tout simplement hallucinant !

Deux mois. C'est ce qu'il m'avait fallu pour l'appriivoiser. Il m'avait fallu, en sa compagnie, deux bons mois de marches très lentes sur la berge ventée, de parties de cartes au café du quai, de discussions passionnées sur la mer, les tempêtes, et les hommes « qui font avec ». Et puis, un soir, à l'heure où les ténèbres dissimulent peu à peu les dangers de l'océan, je lui avais montré au loin le pin-ceau lumineux d'un phare qui balayait le ciel crépusculaire de sa giration lente et régulière.

- Et ça Yan, vous ne m'en avez encore jamais parlé. C'est pourtant toute votre vie !

- Ce n'est pas toute ma vie, m'avait-il répliqué avec vivacité, mais, c'était une autre vie, celle d'avant !

Il avait dit « avant » avec emphase, comme s'il y avait eu un grand « A », comme s'il s'agissait d'une date fatale dans le calendrier douloureux de ses souvenirs. D'un mouvement agacé il avait avancé sa jambe droite dont la prothèse expliquait sa difficulté à se déplacer.

- Ne croyez pas que je regrette ma patte, Monsieur.

Il persistait à m'appeler ainsi en dépit de notre amitié, certes récente, mais amitié tout de même.

- Vous voyez, ça ne m'a pas empêché de continuer à vivre, même si je ne danse plus vraiment la java ! Mais François...François ! Cela, je ne peux ni l'oublier ni me le pardonner !

Prudemment, je respectai le détournement soudain de son visage en direction du large.

- Vous savez, voir disparaître un camarade de travail comme ça, dans de telles circonstances et tout de suite après ce que je lui avais fait...ça, non, je ne peux pas, je ne pourrai jamais !

- Mais si vous me racontiez tout cela, Yan, peut-être pourrais-je mieux comprendre ! Votre jambe ... votre copain...

- Comprendre ! Savez-vous au moins ce qu'est un phare, je veux dire un phare en mer ? Savez-vous ce qu'ils appellent un « Enfer » aux Phares et Balises ? Comprendre ! Ha !

Il m'avait alors regardé, de haut en bas, tout raidi par l'attention. Dans l'obscurité presque établie, je devinais à peine ses yeux. Mais je savais qu'il me jaugeait, une dernière fois.

- Venez demain, chez moi, avait-il alors décidé. C'est pas grand mais c'est chaud. Et puis je vous montrerai des trucs !

J'avais apporté des huîtres, du pain de seigle et ce bon vin que m'avaient recommandé mes deux amis. La mer avait déjà entamé sa retraite avec la régula-



rité et la discrétion d'un sablier, mais le temps, depuis, s'était écoulé sans que je m'en rende bien compte. Yan m'avait d'emblée montré quelques photos, une petite vitrine où trônaient quelques objets de marine et, d'un balayage de la main, le petit salon de cette maison qu'il appelait joliment son « corps mort », allusion probable à ces coffres couverts de goémon auxquels on amarre parfois les navires retirés du service... dans l'attente de leur destination finale. Nous avions ouvert les Belon, dégluti leur chair couleur d'océan, en appréciant notre vin. Puis il avait entamé son long monologue :

- Nos phares à nous, ceux que vous voyez sur nos côtes, avait-il commencé, remontent aux années 1600 et quelques. On en a mis sur terre d'abord parce que c'était à coup sûr le plus facile, et puis, bien plus tard, en mer. Parce que là, monsieur, il a fallu attendre encore un peu. Les phares n'y sont utiles que là où l'océan est le plus mauvais ! Alors, on les a plantés dans des conditions incroyables sur des roches balayées par d'énormes vagues. Pas les roches les plus élevées : celles-là le marin les voit, au moins le jour, quand la brume ne vient pas s'en mêler ! Mais les cailloux les plus vicieux, que l'on n'aperçoit guère et qui taquinaient suffisamment la surface, pour que les capitaines y déchirent leur navire faute de les deviner assez tôt. Ceux - à, après trop de naufrages, il a bien fallu se décider à y mettre quelque chose. Et ils ont eu bien de la patience et de la ténacité les hommes, qui ont guetté des mois durant que la mer soit étale et suffisamment calme, pour pouvoir les accoster avec une embarcation ! Au risque d'être emportés par une déferlante, et oui, ça s'est produit, ils ont rapidement planté quelques anneaux : une main maniait l'outil, l'autre se cramponnait aux aspérités de la roche. Puis, voyage après voyage ils ont amené du ciment, des pierres de granit et tout le tintouin. En certains endroits, on ne pouvait accoster qu'une dizaine de fois par an : quelques heures de travail à chaque fois ! Une vingtaine par an ! Après, c'était en général plus facile : il y avait un petit débarcadère, quand c'était possible, puis, une embase avec un mat débordant, pour les transferts directs entre elle et les bateaux. Mais, la mer, toujours commandait ; élever une tour prenait des années. Pensez donc : il a fallu quatorze ans pour construire Armen, plus dix-huit, encore, pour la consolider !

Yan marqua une pose, et ses yeux gris-vert m'interrogèrent à travers les volutes de fumées, qu'il extirpait de sa pipe et recrachait du coin de la bouche avec des claquements de lèvres. Assuré que je suivais ses explications, il précisa néanmoins.

- Il faut que je vous dise tout ça, Monsieur, pour que vous compreniez la suite. Parce que dans la grande majorité des cas, ces édifices furent des succès durables qui sauvèrent beaucoup de vies humaines. Mais il y eut aussi des échecs cuisants, comme ce phare d'Eddystone, au large de Plymouth, qui fut emporté par une nuit de tempête avec ses gardiens et même son constructeur, qui était venu les rassurer ! Pfuut ! Envolés, Monsieur ! Bon c'était en 1700 et quelques ... Mais, la tour qui le remplaça fut entièrement détruite par le feu cinquante ans plus tard causant la mort d'un des gardiens. Un vieux bonhomme de quatre-vingt-quatorze ans, Monsieur, y avait pas de limite d'âge, à cette époque. Un dur à cuire d'ailleurs, si vous me pardonnez, parce qu'il n'est mort qu'une

semaine après l'incendie à cause d'un ruisseau de plomb fondu, tombé de la lanterne sur sa tête et ses épaules et dont une partie était parvenue jusqu'à son estomac. La malédiction, voyez-vous, ça existe tout de même.

Yan instinctivement vida son verre, comme pour refroidir une brûlure interne, intense et soudaine. Je l'imitai aussitôt, machinalement. Après un claquement de langue, il reprit son récit.

- Sans compter le phare de Minots Ledge, aux États unis, qui fut balayé tout pareil, avec ses occupants un siècle plus tard ! Voyez-vous, Monsieur, dans l'urgence et la difficulté on n'a pas toujours le temps de faire les études nécessaires à la connaissance approfondie des lieux : la roche d'abord, et puis la mer, et enfin, les deux à la fois. Parce que les vagues attaquent le caillou d'une façon différente, selon la saison, selon le vent, et la hauteur des marées, et qu'une fissure ou une cavité sous-marine et méconnue peut engendrer plus tard, dans la tour qu'on a construite au-dessus, des vibrations, des résonances, comme ils disent, voire des oscillations inquiétantes et surtout, le plus souvent, un boucan, beaucoup de bruits terrifiants !

Je l'interrompis alors piqué par la curiosité :

- Vous avez dit « dans l'urgence », mais je ne comprends pas bien. On attend des siècles avant de se décider et puis, soudain, c'est la précipitation ?

- Mais oui Monsieur. Ça arrive. Prenez le phare de la Jument, près d'Oues-sant. Le besoin existait depuis longtemps, mais pas l'argent. Or, peu après 1900, un certain monsieur Potron fit un legs pour sa construction. Avec une condition, et pas des moindres : il fallait que le phare soit terminé au plus tard sept ans après l'ouverture de son testament. Sept ans, pile, pas un poil de rab ! Vous la comprenez l'urgence ! Avec un peu de triche les constructeurs sont arrivés à tenir le délai, mais l'Etat dut doubler la somme mise en jeu. Et voilà que plus de vingt ans après son inauguration, les ingénieurs du moment s'aperçoivent que la tour n'était même pas ancrée dans la roche ! Elle ne tenait que par son poids. Vous vous rendez compte ? Un phare de plus de quarante-cinq mètres de haut ! Il a fallu l'étayer vite fait, si j'ose dire, avec quatre câbles qui le fixent maintenant au caillou ! Je ne vous dis pas ce qu'ont dû en penser les gardiens, Monsieur. Mais ce qui est certain c'est qu'on avait là un Enfer. Un vrai, tout comme Armen, la Vieille ou Kerouan, pour vous citer des noms que vous avez peut-être déjà entendus ! Des tours qui font peur et vous déglissent parfois la tête.

Je dus l'interrompre à nouveau, pointant un doigt vers le ciel comme un écolier :

- Quand vous parlez d'« enfer », c'est quoi pour vous ? Physique ? Psychologique ? Ou bien peut-être mystique, je veux dire tout simplement religieux ?

Interloqué, il me dévisagea, bouche entre-ouverte, main gauche et pipe figées à quelques centimètres de ses dents noircies. Pour se donner un peu de temps, il se concentra alors sur sa bouffarde, s'appliquant à ranimer le rougeoiement du tabac, disparaissant du coup dans les fumées de « gros cul ».

- Vous allez vite, Monsieur, connaissiez-vous le cœur des hommes un



peu mieux que toute cette racaille ?

Il désignait de sa main droite les hommes du port, les passants, les gens qui, au-delà des carreaux, déambulaient dans le paysage marin.

- Vous pourrez donc me suivre, décida-t-il, et pour répondre à votre question, je dirais que ce genre d'enfer était surtout physique et mental, bien sûr. Pour le physique vous avez compris : ces histoires de phares balayés par la tempête, d'incendies ravageurs, de tremblements, de vagues démesurées qui frappent la tour et ne vous laissent aucun répit pendant des jours et des nuits, c'était du concret, ça faisait partie de notre culture de gardiens avec toutes les frayeurs que ça impliquait. Les marches que l'on passait son temps à descendre ou à monter, il y en avait parfois une bonne centaine entre le réservoir à pétrole, qui était au pied de la tour, et la lanterne qui était tout en haut... L'entretien du bâtiment, avec tout ce qu'il y avait à briquer, les parquets, les cuivres, la mécanique de la lanterne, le poids qui assure la giration de l'optique et qu'il fallait remonter à la main ! Tout ça c'était bien du physique et à deux c'était parfois très dur : pensez donc, on faisait des quarts de neuf ou dix heures ! Mais ce n'était pas le plus dur, Monsieur, l'enfer c'était dans le mental. Ses yeux cernés de rouge semblèrent soudain plus humides, il toussa pour clarifier une voix devenue rauque, je compris que j'approchais du drame qui avait dû le marquer si profondément ;

- L'isolement, reprit-il, même à deux, c'était dur et même parfois plus difficile que la vraie solitude. Il y a des gardiens qui en sont venus à se détester, comme un vieux couple, jusqu'à la bagarre et même le meurtre ! Et puis, en été, la sirène de brume s'en mêlait : un vacarme insupportable qui vous pénétrait les oreilles sans pitié, une sirène qui porte à dix mille, et vous étiez là, vous, à quelques mètres ! On peut devenir fou non ? En hiver c'est le martèlement des vagues. Pendant des jours, elles frappent la base et explosent en gerbes qui remontent le long de la tour, et passent même parfois par-dessus la lanterne. Et ça cogne, ça cogne ! On croit que tout va s'écrouler ! Mais en vérité c'est le mental qui craque ! Il avait presque crié et dut s'interrompre un moment, reprenant son souffle.

- Et le mystique ? Demandai-je doucement, essayant de l'orienter vers un sujet peut-être moins sensible pour lui.

- Ah ! Oui, le mystique. Ça c'était surtout pour François et voilà que tout commence à se mélanger.

Il tira encore quelques volutes de sa pipe

- François était un bon gars, reprit-il, un sacré bon gars même. Moi, j'avais été affecté à ce phare par pur choix de l'administration. Je ne m'y étais pas opposé d'ailleurs. Mais lui c'était autre chose...

Yan visiblement guettait mon impatience. Je ne prononçai mot, seul mon regard trahissait mon désir d'en savoir plus.

- Il ne m'a pas tout dit au départ, il n'a même pas dit grand-chose, en vérité. On me l'a présenté comme ça. On m'a dit un jour : voilà votre collègue, essayez de bien vous entendre, vous serez ensemble par périodes de vingt jours... si le temps le permet. Sinon ce sera plus long ! François n'était pas bavard. Quand,

après une heure de mer on est arrivé près du phare, la mer était suffisamment trop forte pour qu'on puisse accoster. Il a fallu utiliser le « ballon », une sorte de bouée suspendue à un câble tendu entre le bateau et le haut de la tour. On s'y installe comme sur un tire-fesses de ski et on vous hisse avec un va-et-vient. Pour lui, c'était la première fois, vu qu'avant il n'avait été que dans un phare à terre mais, il s'est installé là-dessus comme s'il avait fait ça toute sa vie. Il n'a pas dit un mot. C'était un calme à l'air triste. Tenez, j'ai l'impression de le voir encore : il avait un regard un peu fixe mais doux, des joues creusées, une bouche ma foi assez charnue qui tranchait avec son nez qu'il avait mince et pointu comme un foc. Il avait aussi un pli horizontal au milieu du front, une grosse ride, comme une casure. C'était un gars musclé mais, pas un vrai costaud, tout en finesse, car il était plutôt longiligne. Bref, Quand on est arrivé tous les deux là-haut, la garde descendante, comme son nom l'indique si bien, a pris le chemin inverse. Après, avec des paniers, des sacs ou des bidons, on a fait passer le ravitaillement : des vivres frais ou de survie, et du matériel d'entretien ou de rechange : outils, peintures, pétrole, mèches, brûleurs, injecteurs, deux glaces de lanterne, câbles, pinceaux, vernis, enfin tout le tintouin nécessaire pour qu'on ait autre chose à faire qu'à se la couler douce.

- Vous n'aviez donc aucun répit ?

- Ah, si tout de même, selon la rotation des quarts, on avait des longs moments pour soi. Pour lire, écrire, peindre, faire des bateaux en bouteilles...ou rêver. François, durant cette première période en mer, était curieux : appliqué dans le travail mais fermé comme une huître. De jour, quand il était de quart, il quittait souvent la salle de veille pour monter tout en haut. Il était fasciné par la lanterne. C'est vrai que c'est quelque chose, ce machin. Par quel miracle une petite lampe à gaz de pétrole peut éclairer à des dizaines de kilomètres ? On nous avait expliqué, au cours de gardien, que les lentilles de Fresnel décuplaient la lumière et canalisait ses rayons. Mais la physique et les maths, nous autres, on n'y comprend rien. Toujours est-il que ces optiques sont belles en soi et ça le fascinait. Il disait comme ça « on dirait une grosse tulipe qui aurait des pétales de cristal ».

Diable, pensais-je, le bougre était aussi poète. Mais Yan continuait.

- Je vous ai dit que les lentilles tournent, entraînées par un poids équipé d'un régulateur comme une horloge d'église. Mais il faut ajouter que l'ensemble optique flotte sur une couronne de mercure pour limiter les frottements. Encore un peu plus de brillant ! Alors François aimait tous ces reflets, comme si tant de lumières pouvaient compenser son air sombre. C'était pourtant le gardien parfait côté boulot : l'entretien de la machinerie, des locaux-vie, la veille extérieure. Rien à redire. Mais son silence, Monsieur, son silence ! C'est lourd le silence, ça pèse. En tous cas, moi je le vivais mal. Et puis, tous les jours, quand il avait un peu de temps libre, il explorait la roche au pied de la tour, si le temps le permettait. Je ne savais pas ce qu'il cherchait. Il palpait le caillou, semblait le mesurer de ses grands bras écartés puis, regardait la mer. Il hochait la tête, l'air déçu. Alors, il s'est concen-



tré sur l'intérieur de la tour, tout en bas. Là, il y avait un pain de granit qui dépassait du sol, un gros morceau de près de deux mètres tout de même que les ingénieurs avaient probablement préféré garder, ou contourner. Peut-être même, que pour quelque raison, ils n'avaient pas eu le temps de le faire sauter. Bref, il était là, à droite de l'entrée, presque collé à la paroi. Alors, il s'est mis à faire des dessins sur un petit cahier, en se signant de temps à autres. Un mystique, je vous dis. Il ne me parlait pas de ce qu'il étudiait. Et les vingt jours se sont succédés, comme ça, dans l'observation mutuelle et une conversation réduite, de sa part, à l'utilitaire.

Mes amis m'avaient promis une histoire étonnante, je commençai à les croire !

- Lorsque nous sommes revenus au phare au tour suivant, poursuivait Yan, la mer était calme et nous avons pu accoster la plate-forme. François semblait fébrile, il avait visiblement hâte d'être déjà là-haut. Il avait apporté un sac de toile bleue auquel il semblait tenir plus qu'à tout. La première chose qu'il a faite en entrant a été de regarder « son » caillou et de le caresser de la main, comme un potier tâte l'argile dont il fera une statue. Arrivés dans la chambre, nous avons rangé nos affaires, bien peu de chose en vérité. Mais lui, il a posé son sac bleu sur sa petite table et l'a ouvert soigneusement. Il en a sorti, un par un, des outils de sculpteur ou de tailleur de pierre et les a disposés devant lui, bien alignés. On aurait cru un prêtre qui prépare sa messe, ou un chirurgien avant l'opération ! Comme je le regardais, intrigué que j'étais, il m'a fait un sourire, c'était bien le premier que je lui voyais, et m'a dit simplement : « ça c'est une boucharde, ça un chasse, et ça une gradine » puis il a ajouté à mi-voix « c'est pour le calvaire ». Un calvaire, vous voyez ça ? Le mystique, Monsieur, le mystique ! Il m'a encore fallu un petit bout de temps pour comprendre ce qu'il voulait faire : utiliser le morceau de granit du bas de la tour pour y tailler un calvaire breton.

J'essayais de me rappeler les vrais calvaires que j'avais pu voir lors de mes pérégrinations en Bretagne : des constructions très fines, pleines de personnages, une véritable liturgie taillée dans la pierre selon des règles bien précises. Le couple d'amis qui m'avait présenté Yan m'avait fait voir quelques-uns d'entre eux. Ils m'avaient indiqué le nom de chaque partie : les marches, la table d'offrande, la frise, la corniche et, la mémoire me revenait peu à peu, les plates-formes, socle, fûts, et aussi les gibets et le chapiteau. Ils avaient précisé la signification des personnages et des différentes scènes représentées : l'arrestation, les outrages, Ponce Pilate, le chemin de croix, la crucifixion, la mise au tombeau, le chemin de croix. D'autres scènes remontaient jusqu'à la nativité et les rois mages ! J'imaginai mal un tel édifice au pied d'un phare... et à l'intérieur.

- Comment pouvait-il faire, Yan, avais-je demandé, vous vous rendez compte de ce qu'est un calvaire ?

- Oui, bien sûr, mais bien avant eux il y avait des lechs, des sortes de calvaires primitifs. C'étaient des menhirs surmontés d'une croix assez simple. François m'avait expliqué tout ça. Il m'avait avoué qu'il ne savait pas vraiment sculpter et que de toutes façons, d'après ce qu'il avait pu voir de notre caillou, il n'était pas question, effectivement, de faire dans le détail. « Il y a des compromis, m'avait-

il expliqué, et, l'essentiel dans un calvaire, c'est la croix » Il s'était tu un moment et, d'une voix à peine audible, avait ajouté : « mais pour moi, ce sont les potences ». Bien sûr, je n'avais pas compris sur le moment !

Yan ne parlait plus et fermait les yeux. Je me rappelai alors les précisions de mes amis : « dans la plupart des cas, seul le christ a droit à une croix. Mais de part et d'autre de celle-ci il y a une potence, une sorte de T sur lequel un larron est attaché par les bras à l'aide d'une corde. « Le bon larron est à droite de Jésus », avaient-ils ajouté, « l'autre est à sa gauche, c'est le mauvais larron, on le représente en compagnie du diable ». Mon interlocuteur reprit son récit.

- François était peut-être mystique mais il n'était pas fou. Il avait bien conscience de la difficulté de sa tâche. « Ça prendra du temps, qu'il disait, peut-être un an, peut-être plus. Entre les quarts, l'entretien du phare et la vie courante, j'arriverai bien à faire quelque chose de ce morceau de granit... ». Alors notre vie commune a recommencé, régie par le règlement : on alternait les quarts de deux à douze heures, de douze à dix-sept heures, de dix-sept à deux heures. Entretien, veille extérieure, repas se succédaient avec, le soir, l'heure sacrée de l'allumage, notre raison d'être, une vraie cérémonie : après avoir retiré la housse de l'optique, on contrôle le réservoir de pétrole, on vérifie le manomètre d'air comprimé, on chauffe le pétrole à l'aide d'une lampe à alcool et, quand il est chaud et que le gaz qu'il produit se manifeste dans le manchon métallique, on allume ! Après, à l'heure précise du demi-crêpuscule, on relève les stores de la lanterne et on met l'optique en rotation.

Je me figurais en silence ces gestes méticuleux et rituels, cette messe de chaque soir. Ici, là, sur la côte ou au large, presque à la même minute, les tours, un instant, devenaient clochers. D'étranges prêtres en veste de gros drap bleu, casquette à visière de cuir vissée sur la tête, y déroulaient une liturgie similaire destinée à indiquer non pas les voies du ciel, mais plus prosaïquement celles de la mer et épargner au pêcheur l'écueil fatal. Pêcheurs, pêcheurs... au fond on a toujours besoin de repères ! Décidément, je devenais un peu mystique, moi aussi.

- Pendant ses heures de temps libre, reprenait Yan, François cassait du caillou. Ça résonnait dans la tour : toc ! Toc ! Toc-toc ! La transformation du pain de granit n'avait pas échappé aux autres binômes qui nous relevaient, mais leurs questions restaient sans réponses et ils n'insistaient pas, question de respect pour l'art...ou la fantaisie. Un inspecteur est venu au cours d'une tournée de routine. Il a admis que ça na causait pas de danger pour l'édifice et puis, comme il a dit, un peu de décoration ne fait pas de mal. Au bout de quatre séjours, des formes se détachaient de plus en plus distinctement de la masse grise : une croix centrale et deux potences. Je croyais qu'il faisait ça par goût de la sculpture, ou pour passer le temps. Mais non. Au troisième soir d'une tempête où les vagues tapaient fort sur la tour, nous étions fatigués l'un et l'autre, faute de sommeil. A la relève de dix-sept heures, on s'est croisés dans l'escalier qui va de la chambre à la lanterne. Il montait prendre son quart, les yeux rougis, des larmes, mal effacées, mouillaient encore ses joues.





Par un étrange mimétisme, était-ce l'émotion du moment ou quelque chose de plus profond encore, les yeux de Yan se mirent à briller. Mais il se reprit vite, prévenant d'un vif revers de manche un débordement possible.

- Il a vaguement repoussé la main amicale que je posais sur son épaule, continua-t-il alors, et je suis descendu. Une photo jaunie aux bords usés se détachait sur la couverture épaisse de son lit où l'on voyait encore l'empreinte de son corps. Sur cette photo, Monsieur, une femme brune, mince et assez jolie tenait par l'épaule un beau garçon de treize ou quatorze ans. J'étais intrigué, vous pensez bien ! Il ne m'avait jamais parlé d'une famille, il n'avait jamais prononcé le prénom d'une femme ou d'un petit gars. L'administration des phares ne m'avait jamais rien dit de la vie privée passée ou présente de François. D'ailleurs, ça ne se faisait pas. Mais, je commençais à flairer un drame et, après une petite heure de réflexion et d'hésitation, je suis monté le rejoindre. Il préparait lentement l'allumage. Cette fois-là il n'a pas refusé ma main. Mais on n'interrompt pas une messe, Monsieur. Il m'a simplement regardé et m'a dit tristement : « tout à l'heure, quand la lumière tournera ! ». C'est donc un peu plus tard, assuré que tout fonctionnait normalement, qu'il a commencé son récit.

Yan remplit nos verres et vida le sien d'un seul coup. J'en fis autant, afin de mieux affronter ce qui devenait « l'histoire dans l'histoire », à la manière des poupées russes qui s'emboîtent les unes dans les autres. Après un claquement de langue il reprit :

- Une bien triste affaire, Monsieur, dont il semblait ne jamais pouvoir se remettre. Celle d'une partie de pêche en mer qui avait mal tourné. Au début sa femme, Christine qu'elle s'appelait, ne voulait pas qu'ils sortent parce que le temps était menaçant. Elle avait un peu peur et lui rappela qu'il n'était pas vraiment marin. Mais il y avait le fils, Pierre, dont il voulait faire un homme. Il avait donc insisté. Vous comprenez, il ne voulait pas avoir l'air de mollir devant son gars. Têtu qu'il était, il ne concéderait rien à sa femme... ni au vent. Ils sont donc partis sur ce vieux voilier qu'il avait acheté un an plus tôt. Un vieux rafiot pas très gros mais solide qu'il disait. Une fois en mer la malchance s'en est mêlée. Le vent a forcé plus qu'il n'avait pu l'imaginer, une vraie tempête !

Je notai à ce moment que Yan parlait de plus en plus fort et me regardai de ses yeux presque exorbités comme s'il vivait lui-même la scène. Je sentais sur mes avant-bras courir des picotements. Diable, il me flanquait la chair de poule ! Il m'accrocha soudain la manche droite et continua d'une voix rauque :

- La mer se levait rapidement, les cailloux du coin l'empêchaient de virer ou de se mettre à l'abri. Il a préféré dire à sa femme et son fils de se mettre à l'abri et de se réfugier dans la cabine. Du coup il était tout seul pour la manœuvre. Il a pu rentrer le foc en faisant des acrobaties, mais il n'avait pas eu le temps de prendre des ris que la poulie de l'écoute de grand-voile s'est coincée. Dans un grand craquement le mat est tombé à la première grosse rafale. C'était un vieux rafiot, ça oui, mais solide, non, pas tellement que ça ! En tous cas pas l'étai qui venait de céder. Le vent et la mer les poussaient vers des rochers sur lesquels les

vagues éclataient en grosses gerbes. Il criait comme pour empêcher l'inévitable. Il n'a rien pu faire, Monsieur, ça s'est passé très vite : une déferlante plus haute que les autres a pris l'embarcation et l'a retournée plusieurs fois, mêlant la coque, les débris de mât et les lambeaux de voile. Il a été projeté à l'eau. Après plusieurs bouillons, il a pu voir son bateau fracassé sur les rochers, avec les vagues qui s'acharnaient sur l'épave. Il a nagé en hurlant après sa femme et son fils « Christine, Pierre, Christine ! ». Mais personne ne répondait.

Yan se tut. Il fuyait maintenant mon regard et contemplait la table avec application. Il reprit plus calmement le récit.

- Il a pu rejoindre le rocher sur lequel les vagues l'ont jeté violemment. Il a réussi à grimper pour se mettre hors de portée de l'eau. Il ne voyait presque plus rien, son visage était en sang, son bras droit cassé, le corps douloureux, écorché de partout. Il est resté là plusieurs heures avant qu'on puisse venir le chercher au jusant. On a retrouvé sa femme un peu plus tard sur un autre caillou, morte, un grosse plaie en travers du visage. Pour Pierre, son fils, il a fallu attendre encore deux semaines. C'est un chalut qui l'a remonté. Il avait déjà les mains et la tête bouffées par les crabes... Six mois plus tard François a posé sa candidature pour être gardien de phare. Il prenait sur lui pour ne rien trahir de ses sentiments. Mais, il lui a fallu attendre trois ans, de mise à l'épreuve à terre, avant d'obtenir un poste en mer. Car c'était ça, Monsieur, son obsession et son but : il lui fallait expier ! Expier ! Il lui fallait un « enfer » comme notre foutu phare, et il l'avait, crénom, avec tout ce que ça cognait depuis trois jours. Il lui fallait en baver pour se racheter, mais d'une manière utile : en permettant d'éviter aux autres le sort de sa femme et de son gosse !

Je crus un instant que le récit était terminé. Mais, je réalisai aussitôt que ce n'était que la fin de celui de François. Yan s'était levé et avait disparu dans le fond de sa petite cuisine. Il revint presque aussitôt, apportant une deuxième bouteille vite débouchée. Soudain, je me rappelai l'entreprise de son camarade : sculpter des croix dans la pierre du phare.

- Mais, on peut penser que cela ne lui suffisait pas, n'est-ce pas ? Le calvaire, c'était ça aussi ?

- Vous comprenez plus vite que moi, Monsieur, grimaça Yan, un peu agacé. Moi, je n'ai réalisé que bien plus tard car, après cet aveu, il ne m'a plus beaucoup parlé. Il semblait presque m'en vouloir de sa propre faiblesse ce soir de tempête et, d'ailleurs, je n'ai plus jamais revu la photo. Mais je l'entendais cogner plus que jamais sur son ciseau. Ce qui m'intriguait dans son travail de la pierre, c'est que la croix de Jésus, la première à se détacher nettement, restait vide. Je veux dire que d'après ce qu'on pouvait voir, il n'y aurait visiblement jamais de christ, comme s'il ne croyait plus en Dieu ! J'ai cru à ce moment que c'est parce qu'il ne se sentait pas assez habile pour ciseler un corps et un visage et qu'il se contenterait de simples croix un peu primitives. J'en ai été presque sûr quand, j'ai vu la potence du bon larron, celle de droite vous vous rappelez. Elle aussi resterait vide. Je n'osais pas poser de questions, Monsieur. Quand on vit à



deux, comme ça, pendant des jours et des jours, on évite tout ce qui peut causer des accrochages ou des peines. Quand il attaqua la deuxième potence, je vis tout de suite qu'il se réservait un peu plus d'épaisseur de pierre. Au fil des jours en effet une vague forme humaine apparut.

Yan ralluma lentement sa pipe éteinte depuis un bon bout de temps déjà. J'aimai soudain cette bonne odeur de tabac et ces volutes de fumée qui nous enveloppaient comme par magie.

- C'est à cette époque que François est devenu plus étrange encore, reprit-il. Il se plaignait de douleurs dans le corps, dans ses bras, ses jambes. Ses mains devenaient gourdes. Et, pourtant, il continuait son travail de gardien sans faiblir. Il était juste un peu plus lent. Lent à monter ou descendre les escaliers, lent à s'asseoir, lent à préparer la lanterne. Mais quand il frappait la pierre d'en bas c'était comme avant : des coups forts, isolés, des petits coups rapides. Toc, toc-toc ! Plus curieux encore, quand la relève est arrivée, ses maux ont disparu. Je veux dire que plus on s'éloignait du phare dans la vedette, plus je le voyais redevenir normal. A croire, Monsieur, que c'est le phare qui lui portait malheur. J'ai bien essayé de lui dire qu'il fallait voir un docteur, mais, il répondait que tout allait bien et que, de toutes façons, s'il allait en voir un, il risquait de ne pas être autorisé à revenir au phare. Et ça, pour lui, c'était pire que tout. Comme si, aux moments durs que ce sacré phare nous faisait passer, il lui fallait en plus souffrir dans sa chair ! Expier, c'était bien ça, Monsieur. Et il m'entraînait dans la réalisation de son obsession. Il m'a fait jurer de ne rien dire. Je commençais à m'inquiéter sérieusement. On avait dépassé l'équinoxe d'automne et la longue saison des tempêtes était pour bientôt. D'après le programme des équipes, le pire moment allait tomber sur nous. Pourtant, j'ai gardé le silence, je ne sais toujours pas pourquoi. Je me sentais solidaire de ce type ! Quand nous sommes revenus au phare, l'accostage n'a pas été possible et il a fallu utiliser le ballon. C'était comme un présage pour ce qui nous attendait.

Un court silence me permit de jeter un coup d'œil par la fenêtre. Dehors, la nuit s'annonçait déjà. Les bateaux commençaient à flotter de nouveau. À peine plus haut que les toits, un soleil rose pâle perçait, ici et là, à travers des nuages disloqués, accrochant des flaques d'eau éparpillées sur le quai. Quelques rayons s'infiltraient à travers les carreaux et se dissolvaient dans les strates de fumée qui emplissaient la pièce. Yan, tout à son récit, ne percevait rien de tout cela.

- Dès les premiers jours continuait-il, François s'était attaqué de nouveau à son œuvre. Il semblait pressé. Il effectuait ses tâches de gardien presque machinalement, toujours sérieusement mais, avec plus de détachement. Au bout de trois jours il recommença à souffrir de raideurs. Et, c'est là, qu'entre nous ça a commencé à se gâter, Monsieur, parce qu'au bout d'une semaine j'ai craqué. Je lui ai dit que c'était de sa faute et qu'il aurait dû voir un médecin. Mais il m'a crié de lui ficher la paix. Il a ajouté que les toubibs ne pouvaient rien pour lui et que de toutes façons je ne pouvais pas comprendre. « Peut-être, que je lui ai répondu, mais en attendant je dois faire de plus en plus de boulot à ta place.

Pour la lanterne ça va encore, tu t'en occupe, mais pour l'entretien courant, c'est plus ça. Et, pendant que je bosse, Monsieur, toi, tu sculptes ! Et là, comme par hasard tu n'as plus de raideurs ! ».

Les hostilités étaient lancées, vous voyez, Monsieur, et le mauvais temps n'a rien arrangé. Une mer énorme s'est levée le jour suivant. Un vent furieux sifflait dans le mât de charge et faisait crier tout ce qui s'opposait à lui, les filins extérieurs, les rambardes ! La tour tremblait comme jamais elle ne l'avait fait. Des coups violents semblaient venir du sol. On nous avait bien expliqué qu'une cavité de la roche, sur laquelle elle était construite, faisait résonance par certaines mers, mais ça ne nous rassurait pas pour autant. Il fallait crier pour se faire entendre.

Le cinquième jour de la tempête, nous avions les nerfs à vif et c'est arrivé bêtement. Une dispute idiote a éclaté au sujet d'un coup de balai sacrifié au profit de son calvaire. Il m'a hurlé qu'il en avait marre des tâches stupides et qu'il avait mieux à faire avec le ciel et les péchés du monde, Monsieur. Je ne sais pas ce qui m'a pris, je lui ai sauté dessus, l'ai frappé à coup de poings. Il ne semblait pas pouvoir ou vouloir se défendre. Il était comme raidi, paralysé. Mais ça m'a rendu plus furieux encore. A un moment, j'ai pris une pelle et l'ai frappé en pleine tête. Le sang a jailli de son visage. Alors je me suis enfui. Oh, pas très loin : emporté par ma folie je suis tombé dans les escaliers, ma tête a cogné sur une marche et puis ça été la jambe. Un bruit sec, une douleur violente au-dessus du genou. Je n'ai plus bougé. Je ne me souviens pas de la suite. Mais, quand je me suis réveillé j'étais sur ma couchette. François était là, penché au-dessus de moi, une grosse plaie qui partait de l'arcade gauche lui barrait le visage en diagonale. Je ne pouvais pas faire un geste, j'avais trop mal. « Ce n'est pas grave, me disait-il, calme-toi, ce n'est pas grave, je suis solide comme du granit ». Il souriait. Je ne sais pas combien de jours ont passé alors. La tempête n'en finissait pas de frapper la tour. Pas question bien sûr d'avoir des secours. François m'apparaissait de temps à autres, il me faisait boire avec des gestes de plus en plus maladroits. Il ne parlait pas, ou avec difficulté, et semblait souffrir lui aussi, mais d'un mal dont j'ignorais la cause. Un jour, il a péniblement articulé « Pavillon noir...faudra attendre...lanterne...marche plus ». A cette époque, Monsieur, il n'y avait pas de radio dans les phares, alors, on utilisait ce pavillon comme signal de détresse. Mais un phare qui ne s'allumait pas, c'était plus qu'un appel, c'était un signe de désastre. Et puis, François n'est plus venu. J'ai commencé à avoir de la fièvre, des vertiges, tout mon corps faisait mal. Alors ça été le grand trou noir.

Yan s'était tu, comme pour mieux illustrer ou souligner l'arrêt du temps !, le temps qui s'arrête. Il resta un moment la tête baissée, essayant de contrôler le tremblement de sa main droite, crispée sur une pipe désormais éteinte. Puis, il éleva lentement son regard, hésitant encore à affronter le mien. J'étais perplexe et ne respirais plus, tétanisé par le récit de cette épouvantable épreuve. Il plongea enfin avec force ses yeux dans les miens comme lorsque l'on veut convaincre un interlocuteur d'une vérité improbable.

- Je me suis réveillé à l'hôpital. Après celui des infirmières, ce sont les



visages graves d'enquêteurs qui se sont penchés sur moi. Je leur ai raconté la dispute, la bagarre... Ils m'ont demandé ce qu'était devenu François. Je ne comprenais pas. Ils m'ont dit qu'après la tempête on m'avait retrouvé dans le coma sur ma couchette. Mais, de François, aucune trace. Je leur ai répondu qu'il m'avait sauvé la vie en me soignant malgré tous ses problèmes mais, qu'un jour, il n'était plus venu. On m'a longtemps interrogé et considéré avec suspicion. La gangrène avait obligé les médecins à m'amputer la jambe et il a fallu attendre encore quelque mois avant qu'on ne m'emmène au phare, Monsieur, comme on ramène un criminel sur les lieux du crime. Et là...

Yann me prit les deux mains et me fixa avec une intensité qui me glaça.

- Là, reprit-il, à peine entré j'ai reçu le plus grand choc de ma vie. Il était là, Monsieur. François était là. Pas en chair, mais en pierre ! C'était bien lui : il avait même encore la grande cicatrice en diagonale qui lui partait de l'arcade gauche, comme un reproche qui m'était adressé. Il était là, les deux mains attachées sur la potence du larron. Ce n'était qu'une forme, mais la tête, elle, avec cette cicatrice, ne laissait aucun doute. François s'était transformé, il s'était pétrifié. C'était ça, Monsieur, ses raideurs, sa paralysie progressive. C'était ce qu'il avait voulu dire quand il précisait que ce qui comptait pour lui dans le calvaire c'était la potence du larron. Il avait expié, enfin, et jusqu'au bout ! Bien sûr, je n'ai rien dit. Qui m'aurait cru ? Je n'avais pas envie de me retrouver à l'asile ! On a quand même conclu que j'avais pris un solide coup sur la tête et les gendarmes ont décrété que François avait été emporté par la tempête, ce qui arrangeait tout le monde.

Yan ne lâchait pas mes mains. Ce n'était donc pas fini ! Le regard se fit presque suppliant. Ses mains se crispèrent encore plus fort faisant de moi un véritable prisonnier. Captivé jusqu'alors, je devenais captif.

- Mais le plus extraordinaire, Monsieur, articula-t-il alors lentement d'une voix très douce, c'est qu'en vérité François était sur la potence de droite, celle du bon larron ! Un deuxième mystère ! Non seulement il avait expié mais, en me pardonnant et en me sauvant la vie malgré son infirmité croissante, il s'était racheté. Et cette sorte de miracle me le faisait savoir !

J'étais resté proprement abasourdi par la chute impossible d'un récit lui-même extravagant et avais quitté Yan en dissimulant ma fuite, dans la nuit humide, derrière des mots d'amitié lui assurant toute ma sympathie au sens véritable du mot : le partage de sa souffrance.

M'étant ouvert de ma stupéfaction et de mon incrédulité à mes deux amis, ces derniers me répliquèrent en souriant que l'histoire était fort belle en soi et qu'il fallait, comme ils l'avaient fait eux-mêmes, la prendre telle quelle « car le rêve ou l'illusion sont indispensables à la survie de l'âme ». Ils ajoutèrent que j'étais le seul de leurs amis qu'ils avaient conduit vers ce qui ressemblait à un conte et je réalisai alors, que la visite pédagogique des calvaires qu'ils m'avaient invité à faire, avant qu'ils ne me présentassent à Yan, avait quelque chose d'initiatique.

Trois années après le récit de Yan, je reçus d'eux une lettre m'apprenant le décès de ce dernier. Ils avaient reçu le faire-part trop tard pour pouvoir assister eux-mêmes à ses obsèques mais, me précisaient, tout de même, le lieu de la sépulture. Intrigué, et attaché malgré tout à ce vieil homme, je profitai un an plus tard d'une mission dans la région pour aller me recueillir sur sa tombe. Après avoir cherché quelque temps, dans un dédale de petites routes, je finis par trouver le petit cimetière perdu dans une lande battue par les vents d'ouest. Il me fallut encore un bon quart d'heure pour découvrir la sépulture. C'était un caveau très simple surmonté d'une plaque verticale de marbre gris sombre. Et, les inscriptions que j'y découvris me laissèrent pantois :

Christine Keradec 12 août 1896-16 sep 1932

Pierre Keradec 8 juin 1918-16 sep 1932

Yan Keradec 24 oct 1888-23 déc 1971.

Ainsi François et Yan ne faisaient qu'un ! Ou, plus exactement François était la créature expiatoire de Yan. Mais, c'était bel et bien ce dernier qui avait emmené sa femme et son fils en mer, un certain mois de septembre 1932, pour une partie de pêche à dénouement tragique. Une autre découverte vint peu après confirmer mon intuition. Je fus à peine surpris alors. En sortant du cimetière, je vis, en effet, dans un recoin, un petit calvaire tout de travers, mal achevé et mangé par le temps, plus de deux siècles, d'après la date que l'on pouvait encore y deviner, dont seule la potence de droite portait un semblant de corps. Un coup de ciseau maladroit ou quelque chute d'objet en avait entaillé le visage et le marquait d'une barre diagonale.

Cette blessure à la tête : Christine d'abord, puis François, cette ébauche de statue enfin... Un frisson me parcourut le dos. Quels amalgames, quels cheminements de la douleur et des sentiments avaient conduit Yan à se construire aussi méticuleusement une pareille histoire ? Je ne doutai pas un seul instant qu'il ait été, à l'époque, un authentique gardien de phare, voire même celui d'un « enfer » dont je n'avais d'ailleurs pas envie de chercher le nom. Je ne doutai pas qu'il ait été réellement accidenté à la suite d'un coup de folie et réformé en conséquence. Je pouvais même imaginer une dispute avec un compagnon de veille qui n'avait rien de mystique. Une chose avant tout était sûre : je prenais, en cet instant, la mesure de la sombre et terrible prison que peut représenter une souffrance intense et solitaire, enfouie au plus profond de l'âme. Yan n'y avait échappé et trouvé le salut que par le rêve et l'illusion.

Dans ce pays du bout des terres, mes deux amis avaient compris cela depuis longtemps.

Paris le 22 novembre 1999

#### *Bibliographie :*

*Tous les phares de France* R. Gast/J.Richard (Ed Ouest France)

*ArMen* n°106 de septembre 1999 (Ed le chasse-marée)

*Calvaires bretons* E. Royer (Ed Gisserot)

*Feux de mer* Louis Le Cunff (Ed L'Ancre de marine)